

MARSEILLE TRANSLATION

I.

Noir. Des raclements sourds tout près, sur la coque. Le sous-marin s'étirait en grinçant. Mélodie inquiétante, le jeu du métal soumis aux hautes pressions des profondeurs tintait en permanence. Lucia tâtonna dans l'obscurité totale. Elle se réveillait, encore sous le joug d'un cauchemar insaisissable. Elle n'avait pas enclenché l'enregistrement de ses délires nocturnes et s'en félicitait en s'étirant mollement. Elle n'avait absolument pas envie de se replonger dans ce cloaque de sensations désagréables. Elle y avait bu la tasse le temps d'un battement de cil. Bien assez.

D'une légère pression de l'index elle actionna le phare de son hublot. Il piégea dans son faisceau le zooplancton qui gravitait autour d'eux en permanence. Les yeux papillonnant de sommeil, elle scruta au-dehors, dans cet au-delà sépulcral peuplé de créatures dignes des récits mythologiques.

Elle éteignit la lumière qui dénaturait la pureté des abysses et replongea dans ses pensées intérieures : Orphée. Il fallait qu'elle le retrouve, son père et lui, et elle, ne se s'étaient pas revus depuis douze ans. Elle projetait de passer les trois prochains mois à Marseille et de tenter d'y retrouver sa piste. Elle avait peu d'éléments, un en fait : une carte postale qu'il lui avait

écrite à la fin de son premier été loin de Bouaké. Il lui avait laissé une adresse, entre parenthèses, dans un coin à peine libre, comme à regrets. Elle ne s'en était pas servie, jusqu'à cette lettre écrite à brûle-cœur la semaine précédente.

Une semaine, une vie... Le père d'Orphée l'avait reçu comme chaque lundi où elle était au pays mais, quelque chose dans sa voix était hésitant, il laissait des silences comme s'il écoutait des rumeurs lointaines. Lucia avait fini par trancher.

-Quelque chose vous tracasse Youssouf ? et lui, soulagé, avait juste lâché.

-J'ai un cancer.

Dans ce mot il y avait tout. Tant de mots sombres, de meurtrissures se cachaient derrière lui. Elle avait souri à Youssouf. Son visage plissé d'émotions, il avait commencé à débarrasser la table. Elle lui avait pris la main et lui avait proposé une partie d'échec tout en enlevant le plat à sa place.

Une colère sourde était entrée en elle qui avait noyé ses synapses. Elle avait eu envie de renverser le désordre établi !

En rentrant chez elle, elle était résolue à écrire cette lettre qu'elle gardait en elle depuis 10 ans. Elle avait lu et

relu la carte postale qu'il lui avait envoyée avant de poser son premier mot.

Après avoir écrit et réécrit sur un brouillon des bribes de poème, des proses bavardes et des épanchements sentimentaux obsolètes, elle avait fini par rédiger un texte lapidaire dans lequel elle ne fixait qu'un rendez-vous.

Le soleil éblouissant jaillit dans sa cabine, annonçant enfin la sortie de son tombeau de fer. L'œil aveuglant inonda le minuscule espace. Le temps de se ressaisir, elle se colla au hublot. Cette loupe disgracieuse rendait myope, elle n'était bonne qu'à observer les fonds marins. Lucia se renfroga devant cette minuscule lentille d'azur moiré de bleu mer. Il lui faudrait attendre le débarquement pour découvrir Marseille. Des cavalcades dans les coursives : les passagers circulaient en flot, nombreux, s'exclamaient dans des dialectes que Lucia ne comprenait pas.

Elle sortit elle aussi pour demander s'ils allaient bientôt accoster. Elle fut emportée aussitôt par un torrent survolté. Coursives, escaliers, passerelles. Bientôt engloutie par l'extérieur, elle fut prise d'une plénitude instantanée. La foule se répandait en nappe euphorique sur la terrasse du sous-marin. L'enfermement avait pesé à tous. Lucia n'arrivait pas à s'arracher à la contemplation de cette bande littorale si finement

découpée sur l'horizon. L'air sentait le sel et l'humus ancestral. Orphée était-il quelque part : sous les arches titanesques, au nord, sur la grande roue installée au sud, sous le porche de Notre-Dame-de-la-Garde, au sommet de la tour CMACGM, sur le toit terrasse du Corbusier ?

Elle lui avait donné rendez-vous, le lendemain, en début d'après-midi. Elle ne se l'avouait qu'à demi-mots, mais elle avait peur. Après douze années, quelles étaient les chances qu'il n'ait pas déménagé, qu'il ne soit pas tout simplement dans une autre ville, ou... mort. Avait-il seulement envie de la revoir ?

Les passagers regagnèrent l'intérieur du sous-marin pour suivre la procédure de débarquement.

II.

Thaïs souffla un nuage translucide au-dessus de sa tête. Elle tirait langoureusement sur sa E.cigarette depuis quelques minutes, méditative. Le fin tube fuchsia jurait avec ses ongles vert pomme laquée. Elle y avait fait apposer des smileys. Sur le majeur, il envoyait un baiser. Elle lissa encore une fois l'enveloppe de la main gauche. Elle ne lui était pas adressée. Elle Lui était adressée.

Après douze années, voir son prénom écrit ailleurs que dans sa mémoire : Orphée. A l'arrière : le destinataire et son adresse. Elle reposa la lettre de Lucia, devant elle sur

la table basse. Il avait disparu depuis douze ans. Elle avait repris son appartement.

Quel âge pouvait avoir cette fille, le sien, plus jeune, Orphée lui en avait peu parlé. Il lui avait dit qu'il avait laissé une promesse dans son village, qu'il ne l'aimait pas, qu'il n'y avait qu'elle qui comptait. Les tus et les elles se mélangeaient dans ses mémoires. Elle balada l'enveloppe jusqu'à sa chambre. Elle attrapa un gilet derrière la porte, elle avait froid tout d'un coup. Elle ferma la fenêtre qu'elle avait ouverte en début de matinée pour faire entrer le soleil dans la pièce. La rumeur de la ville se tut. De retour devant la table basse elle hésita à y poser le pli et puis se décida finalement pour le comptoir afin de pas le perdre de vue. Elle fit bouillir de l'eau pour une infusion et lorsque la vapeur commença à soulever le couvercle, elle passa l'enveloppe au-dessus pour la décacheter sans la déchirer. La lettre était plus que synthétique : horaire d'arrivée à Marseille, une supplique, signature. Elle voulait qu'il vienne la chercher au sortir du Transméditerranéen.

Elle devait se consacrer à la préparation des repas pour le festival du film d'anticipation à l'Alhambra, sa récréation était terminée. Le sol patiné de la cuisine, carrelé de vert d'eau et de blanc javellisé l'absorba un moment et puis elle se dirigea vers son réfrigérateur. Elle n'arrivait pas à démarrer, empêtrée dans son passé

labyrinthique. Le colosse métallique offrit à son regard flou : insectes séchés, algues, protéines végétales conditionnées, œuf d'autruche, variétés de légumes de saisons oubliées... Soleil synclinant effacé par les nuages. La mer blanche, nappe de sel liquide. Les îles de sucre glace, suspendues sous un ciel de lait. Par la fenêtre ouverte, le temps semblait figé. Lucia arriverait le lendemain. Elle semblait ne plus vouloir quitter son esprit. Pourquoi irait-elle au rendez- vous ? Lui dire quoi ? Elle ne savait même pas où il était. Elle était jalouse, curieuse ? Elle l'imaginait longue, comme l'une de ces statuettes sensuelles et filiformes qu'on trouvait chez les brocanteurs de la rue des Arts.

Elle fouettait les œufs avec vigueur y mêlant les cristaux ambre de sucre brute. Elle adorait l'alchimie culinaire. Les matières évoluaient sous ses yeux mutaient, fondaient, échangeaient.

III.

Lucia regardait le ciel par-dessus les tuiles d'argile écrasées de soleil. Le sous-marin l'avait laissée quelques heures auparavant sur le quai bondé. Elle s'assit sur un banc. Derrière elle la petite église de l'Estaque. Elle faisait face à l'horizon déjà si loin. Il s'effaçait ; un doigt mouillé avait gommé la ligne bleu froncé, démarcation entre ciel et eau, réel et rêve. A la place, une bande de

nuages avait été tracée à la va vite avec tous les outils disponibles. Pinceau sableux, pointillés et lasures se tramaient en un canevas irréalistes.

Dans l'escalier qui descendait de la place de l'église, elle croisa un lutin qui lui tira la langue. Sa mère cria depuis une fenêtre : "Affid, prend un croissant de plus pour Jiès !" Elle balaya les façades du regard mais elle ne sut d'où provenait le son. Son attention fut distraite par un grand oiseau blanc qui planait au-dessus des toitures.

Affid plane de pavé en pavé, chemine sur les murets, escalade un figuier qui pousse à l'horizontale, slalome entre une meute de poules en vadrouille et termine son sprint par trois bonds de kangourou pour atterrir sur le perron du Nat's. Il passe le long de la file de jambes d'adultes pour venir poser sa bouille sur le coin du comptoir. La boulangère s'adresse immédiatement à lui. -Bonjour fripouille, la commande de Maman est prête, tiens !

-Y a Jiès qui veut un croissant aussi.

-Et toi qu'est-ce que tu veux ?

-Un macaron au miel !

-Allez zou, c'est ajouté.

Affid chipe le sachet et fuit vers de nouvelles aventures. Il aurait bien envie d'aller voir les joueurs mais la perspective d'un lait chaud le remet sur le droit chemin.

L'ambiance sur le littoral tranchait avec le calme et l'intimité des ruelles qu'elle venait de descendre. Elles coulaient comme dans un estuaire vers l'ancien port de pêcheur. Le quai était invisible depuis la promenade qui longeait la plage de l'Estaque mais on devinait sa présence quand un "plouf" retentissait suivi d'une hola de cagoles pouffantes. Les gamines étaient assises sur une large rambarde qui longeait une imitation de ponton. Elles se poussaient du coude en regardant les joueurs. Curieuse, Lucia traversa les allées bondées du marché pour les voir elle aussi. Elle passa sous l'ombre fraîche des platanes puis enleva ses chaussures pour traverser l'allée couverte de sable. Les longues barques rouge ou bleue se croisaient, se frôlaient. Les joueurs, jeunes et vieux, perchés à l'arrière dressaient leur lance. Fanfarons, soldats aguerris ou bleusailles tremblantes chutaient comme des clowns, épiques quand l'adversaire touchait.

Lucia choisit de se reposer un peu au Moustier. Assise à une petite table ronde, elle faisait semblant d'être absorbée par le chatoiement des enseignes à quelques boutiques de là. Elle observait les passants, les clients, tout lui paraissait si étrange. Elle se demandait si elle-même était très décalée au milieu de cette drôle de

faune locale. La tête vissée à fond sur ses épaules, encastré sur sa chaise, un vieil habitué lança au patron.

-Descends l'auvent Patrick, y a mon Pastis qui bronze ! Elle ajouta un favori sur cette phrase dans son carnet mental de voyage. Sans même sembler tourner sa large tête, l'homme déplaça son regard pour lui envoyer un sourire.

-Aï, le con, heureusement que je suis là, vous avez failli prendre un coup de soleil vous aussi !

Elle lui rendit maladroitement son mouvement de lèvre sans savoir si elle devait prendre sa remarque comme une blague ou une remarque raciste. Il l'avait déjà oubliée et faisait défiler les titres du journal sur sa table. C'était jour de marché, ceux qui avaient terminé leurs courses circulaient sur le trottoir à l'arrière des étals. Elle ne s'était pas encore branchée sur le réseau de la communauté car pour l'instant elle préférait rester incognito. Une femme bouscula le sac de Lucia du pied en passant.

-Pardon demoiselle ! J'ai les bras qui s'allongent comme un singe avec tout ce que je porte. Fatche de ! Qui c'est qui va nous sortir les cabas antigravitationnels ! Il n'en fallait pas plus pour réveiller l'homme au pastis. -Vas te faire Martine ! T'as qu'à réveiller ton empafé de gosse qu'il serve à quelque chose, il pourrait te les porter tes

courses Nine ! Il fait rien qu'à glander dans les parcs avec ses lunettes Pixart.

-Tu m'escagasses Henri, laisse mon minot tranquille et finis ton pastaga ! On peut plus se plaindre tranquille, putain de mère de dieu !

Lucia l'entendit chanter des injures jusqu'à ce qu'elle perde le son quand la quinquagénaire tourna dans la perpendiculaire suivante. Elle finit son infusion de thym au miel en quelques traits revigorants et quitta le bar en payant en monnaie internationale. Le prix était exorbitant. Sitôt sortie du quartier, elle activa sa reconnaissance réseau afin d'entrer dans la communauté et échanger avec eux à prix équitables à son retour. Ses bagages arriveraient en fin d'après-midi à la pension dans laquelle elle logerait, elle-même s'y rendrait en début de soirée. Pour le moment elle avait prévu de se laisser aller à l'imprévu. Marcher jusqu'à ce que ses jambes ne puissent plus la porter. Elle avait besoin d'espace infini après son long voyage sous-marin.

IV.

L'heure approchait. Thaïs commença à emballer les plats. Eluard n'allait pas tarder à sonner à la cloche du pallier. Il lui donnerait la main pour servir. Elle lui prépara une assiette de dégustation ; elle lui ferait

l'article pendant qu'il mangerait afin qu'il puisse parler des plats.

Assise sur une chaise de bar pour s'accouder à la fenêtre, elle goûta le silence total après des heures de cliquetis de fouet, finis le tac-tac soutenu du couteau, le crépitemment de l'huile, les bulles éclatant mollement sur des surfaces magmatiques. L'air était saturé d'effluves d'épices, de pain frais, d'ail et de basilic mais rien ne pourrait plus la remplir tant qu'elle ne l'aurait pas vue. Elle n'était pas Lui, mais elle était une lueur et c'était déjà quelque chose. Ce n'est pas que Marcello et elle ne s'aimait pas, Orphée, c'était autre chose, une partie d'elle-même. Pouvoir parler de lui avec quelqu'un qui l'avait connu la rendait fébrile, heureuse.

Il était bien plus tard que prévu quand Lucia revint enfin dans son quartier d'adoption mais, elle avait activée sa reconnaissance communautaire, le mobilier urbain et la pension lui feraient bon accueil. Toutes ses préférences furent actualisées lorsqu'elle franchit la frontière juste après l'église de Saint Louis. L'ange de Carlo Sarrabezolles en salutation au soleil, la haute flèche formée par ses ailes pointant sur le croissant pâle de la Lune naissante, la rue se fit douce. Une musique tsigane se mit à jouer en sourdine quand elle descendit de la chenille. On lui proposa une visite thématique qu'elle déclina en choisissant « reproposez plus tard ». Sous les arceaux de l'aqueduc, elle découvrit la mer qui vibrat

d'une clarté noire sous les étoiles. En contrebas les réverbères de la rue Condorcet clignotaient le long du trajet d'un promeneur du soir. La nappe noire redevint uniforme, glacis plus profond que celui de la mer. La porte de l'immeuble s'était refermée sans bruit.

Plus au nord, la place Raphaël scintillait. Son détecteur de mouvement oculaire appuyé lui envoya une notification : ce soir se s'ouvrait un festival du film de science-fiction, à l'Alhambra. Lucia frissonna, elle mit en marche sa seconde peau thermorégulatrice. Sa veste était dans sa valise, à quarante, quarante-neuf ou cinquante-quatre minutes de marche de sa destination selon l'itinéraire choisi. Elle descendit le long d'un flanc de colline colonisée par un champ de cannes de Provence. Les Marseillais les utilisaient dans la construction de meubles, cabanes ou autres jeux pour enfants qu'elle discernait dans les arbres. L'herbe était légèrement glissante avec la rosée naissante, elle évita soigneusement les touffes qui envahissaient les fissures les plus profondes. Par endroit il manquait des pans entiers du pavage, quelques rafistolages étaient en cours, à coup de galets de plage. Les bruits nocturnes l'absorbaient totalement, un renard sortit cependant des taillis sans qu'elle l'ait pressenti. Elle n'osa pas bouger jusqu'à ce qu'il fut de nouveau drapé dans son manteau d'invisibilité. Elle resta une autre fois pétrifiée au rondpoint suivant par une famille de sangliers qui

traversa le carrefour au mépris de toute priorité. Elle décida de réactiver l'allumage automatique des réverbères sur son passage afin de se signaler à la faune qu'elle avait assez vue pour la soirée.

Sa marche rapide lui permit d'arriver à temps pour assister à la seconde séance. La place Raphaël, abondamment éclairée, donnait l'impression qu'on avait oublié d'y faire tomber la nuit. De massifs platanes encerclaient un vaste terrain de boules. Au nord une annexe de la cité scolaire, à l'ouest, l'agora Sainte Cécile et sa vidéothèque souterraine. Et puis l'arc des restaurants et des bars. Lucia archiva les pages d'annonces que chaque lieu lui avait envoyées.

Le cinéma faisait l'angle sud-ouest. Dans le hall, l'ambiance était survoltée. C'était l'entracte. L'avant-première de Sous la Colline venait de se terminer. Le réalisateur avait été sous le feu des questions de jeunes cinéphiles et d'amis de longue date pendant plus d'une heure, d'après les conversations. La programmation avait du retard mais qu'importe !

Fringant, Eluard, un plat dans chaque main, semblait valser entre les tables, les chaises, les enfants qui jouaient à cache-cache, les mères qui rassemblaient leurs canetons égarés en badinant sur la programmation du festival. Les grands poteaux qui invitaient au contournement avaient été couverts de plaques

métalliques et de câbles de toutes les couleurs. Il en pendait aussi du plafond comme des guirlandes. Les gens déambulaient entre les espaces d'exposition.

Lucia alla s'installer dans la salle désertée pour quelques minutes encore.

Bientôt ce fut dans le hall que le silence se fit. La grande salle vide était ouverte aux quatre vents. On entendait plus que le cliquetis des fourchettes que Thaïs remettait dans leur boîte, derrière le comptoir. Eluard balayait le sol noir moucheté de couleur que le piétinement avait terni. Lucia évita son balai en pouffant alors qu'elle revenait des toilettes.

La salle de projection était comble, les marches et l'avant-scène avait été anarchiquement colonisées. Lucia proposa à une gamine qui avait pris son siège de la prendre sur elle, mais celle-ci préféra lui céder la place. L'œil farouche, elle courut se réfugier sur les genoux de son père. Les rideaux s'ouvraient déjà. A côté d'elle, un petit garçon lui tira la langue, il lui sembla l'avoir déjà croisé. Rien ne s'afficha quand elle demanda son identité à l'interface communautaire, il lui semblait pourtant l'avoir déjà vu. Tout en bas, un vieil homme en chemise bleu clair fit son entrée par la porte coupe-feu qui donnait sur la verrière et alla s'asseoir au premier rang. Ce fut comme un signal pour le projectionniste. La lumière reflua, le gamin à sa gauche installa des

écoutateurs dans ses oreilles. Les premières images de Her envahirent l'écran.

V.

Elle partit en pleine séance, elle n'avait pas envie de voir la fin, ça ne pouvait que mal finir ! Elle n'avait pas envie non plus de rentrer à la pension. Elle se demandait si elle aussi pourrait tomber amoureuse d'une simple intelligence artificielle. Etait-ce crédible de tomber amoureuse de mots, d'une voix. C'était quoi aimer ? L'Amour pouvait-il exister déconnecté du corps ?

Elle marchait depuis des heures dans les rues nocturnes. Elle n'avait programmé aucun itinéraire. Le jour se rapprochait à grands tic-tac silencieux. Elle entra dans le parc de la Minerve. Elle suivait des yeux les frondaisons en contrejour. Le pixel fin des feuilles d'acacias, le balancé aérien de celles des platanes. Son regard était vissé sur les trouées claires de ciel naissant. La fraîcheur matinale juste sensible sur ses joues, mirage qui passerait dans quelques heures, évaporée par le soleil. Bientôt il n'y aurait plus que lui et son accablante touffeur d'été. Orphée. Encore quelques minutes à rêver de lui, le cœur enfermé dans sa poitrine, trop petite, trop étroite, sans issue. Elle fourmillait de son contact invisible. Elle avait réveillé un protosentiment enfoui en venant à Marseille. Ligne ininterrompue des branches

qui se touchaient, idées qui filaient le long de ses fins traits noirs. Un écureuil se balançait, agile à l'extrémité du possible. Orphée. Sa main impalpable dans la sienne. Sa peau translucide absorbait sa chaleur.

Elle se posa sur un tronçon d'arbre centenaire, sur le bord du chemin. Il fallait qu'elle le retrouve pas tant pour Youssouf, pour elle, c'était pour elle qu'elle était venue. Était-ce une rupture qu'ils avaient vécue. Elle ne se souvenait même plus qui avait été le premier à dire que ce mariage arrangé était une mauvaise idée. Était-ce elle qui avait lancé la dispute ou lui ? Il ne voulait pas se marier, elle non plus. Ils étaient d'accord. Qu'est-ce qui avait permis de construire le quiproquo. Elle avait tant de fois rejoué la scène, réinventé les dialogues qu'elle n'avait plus aucune idée de ce qu'ils avaient pu se dire réellement. Elle se récita son poème qu'elle avait tant lu et relu. Sa prose malhabile n'arrivait qu'à raviver l'incompréhension d'alors.

Sa main gratouillait compulsivement quelque chose de lisse. Une plaque métallique était incrustée dans le bois. L'arbre avait été coupé il y a peu. La plaque devait dater, les bordures étaient mangées de rouille. Elle l'observa, penchée au-dessus de ses jambes en tailleur. C'était un QR. Elle n'en avait pas vu depuis des siècles. Elle sauta en position accroupie pour mieux le flasher, d'un clignement de paupière appuyé. On ne savait jamais sur quoi on allait tomber quand on activait ces petits

portails, sans doute une publicité vintage. Un lutin mal animé apparut devant elle :

-Bonjour, bienvenue dans le premier jeu en situation marseillais. Si tu choisis de jouer avec moi, tu devras résoudre des énigmes et combattre de redoutables créatures pour trouver l'entrée du royaume secret de Minerve et jouir de ses délices.

Le lutin disparut d'un salto.

Lucia n'avait pas eu le temps de dire oui ou non. Dépitée, elle allait quitter son perchoir et le parc quand elle remarqua quelque chose de brillant en suspension près d'un muret. En s'approchant, elle identifia l'objet comme étant un parchemin. Le texte du lutin y était retranscrit et on pouvait cliquer sur jouer ou abandonner. Elle ne se posa plus de question. Joueur, tout le monde l'était on ne pouvait pas refuser une invitation aussi directe. On s'y livrait parce qu'il était culturellement reconnu et promu comme un signe de bonne santé mentale. Le jeu était une catharsis, un sacrifice sans victime, exutoire des pulsions de mort et des frustrations.

Le lutin réapparut.

-Quel est ton prénom valeureux aventurier ? trompettil.

- Orphée. répondit Lucia par réflexe.

-Trouve de quoi fabriquer une arme, Orphée. Si tu as besoin de moi crie « Roumpelstilstick ».

-Crier quoi ?

Le lutin avait déjà fait son salto arrière. Elle chercha des yeux des éléments du décor qui auraient changé. La grille récente avec les armoiries de Séon. Un peu en contrebas de sa position, des jeux d'enfants : un toboggan, un tourniquet, une petite maison ; des cachettes parfaites. Rien. Le jardin était une longue langue qui grimpait en terrasses vers un bois touffu. Deux allées y montaient. Elle distinguait une sculpture colorée sur le plateau qui dominait le parc. Elle trouva les buissons de l'entrée plus fournis qu'à son arrivée. Par flemme elle préféra descendre que monter. A peine dissimulé, un arc sans corde était accroché dans les branchages. Après avoir scruté le sol tout autour, elle avisa une petite tour de château. Appel de l'aventure, elle y grimpa. Tout en haut, un carquois était posé sur le parapet. Il ne lui manquait plus qu'un élément et son arme serait fonctionnelle. Un mince fil d'or luisait dans le jour naissant. Il semblait flotter, comme accroché à... sans doute que l'arbre coupé se trouvait-il là avant. Elle courut jusqu'au pied de l'arbre fantôme.

Les jeux en situation avaient été très en vogue pendant quelques années mais leur coût de mise à jour avait fini par être un frein pour les collectivités. La société Pixart

les avait mis en place un peu partout. Chaque parc urbain en avait été doté. On avait essayé de former des équipes locales pour la maintenance mais la tâche était complexe et la formation des équipes municipales n'avait pas suivie. De bugs en mises à jour pauvres les gens avaient finis par s'en désintéresser. D'une main tendue, elle saisit la corde et l'installa sur l'arc d'une main rendue experte par l'excellente jouabilité de l'application.

Roumpelstilstick de nouveau.

-Bravo, quel talent ! Le royaume a trouvé son héros ! Une nuée de petites créatures volantes sortirent des haies qui bordaient le jardin pour voler autour d'elle. Elle essaya d'en frôler de la main mais leur algorithme leur ordonnait d'éviter les zones-joueur. Elle attendit donc patiemment que l'euphorie du jeu retombe. Soudain,

affolées, les fées se retirèrent dans leurs abris. En amorçant son salto, Roumpelstilstick déclara. -La baleine se réveille ! Vise bien Orphée et ton nom entrera dans la légende !

Lucia tourna son regard vers le haut de la colline qui s'était mis à bouger. Elle réalisa avec horreur que l'herbe était en train de disparaître sous un ruissellement d'eau. La sculpture colorée en haut de la pente était en fait une baleine. Elle tressautait avec lourdeur pour rejoindre le courant naissant. Grotesque mastodonte que les

couleurs rendaient clownesque. Elle n'avait pas d'yeux, que cette bouche béante prête à l'aspirer. Lucia eut le réflexe de fuir avant de réaliser qu'elle était dans un jeu et qu'elle ne devait pas passer son tour. Elle banda l'arc, des images de Robin des bois fusèrent dans son cerveau. La flèche fut décochée, gerbe d'étincelles, fulgurance du trait. Elle traversa le monstre marin. La gueule ouvrait sur du vide. Une autre cible. Vite. Elle ajusta sa visée. Lorsque l'animal de béton lui présenta le flanc, elle visa un œil imaginaire qu'on avait oublié de lui dessiner.

-Good choice ! sonna la voix de Roumpelstilstick. La baleine émit un rugissement discordant et s'affala sur le côté. Le Petit Peuple, encore, envahit l'espace. Les fées transportèrent la baleine au sommet de la colline où elle reprit sa place originelle. Elles s'évanouirent en silence, comme elles étaient venues. Aucun didacticiel ne se réactiva. Le jeu était-il fini ou n'avait-elle pas fait tout ce qu'on attendait d'elle ? Dans la vie on peut ignorer les règles, passer son tour, contourner, refuser les obstacles, ne jamais rien atteindre, parce qu'on ne sait pas pourquoi on court. Face au jeu, il n'y a que le choix de se plier aux règles pour avancer, chercher à le comprendre pour progresser parce que c'est sûr, la finalité y est une réalité première. Alors, Lucia monta inspecter son trophée, espérant trouver quelque récompense peut-être. Le pas conquérant puis vite essoufflée, Lucia atteignit la baleine inerte. Elle caressa

les courbes fraîches. Décharge d'adrénaline. Dans les entrailles de la bête, dans la pénombre, là, quelqu'un tâtonnait. Dans son dos un carquois. Un autre joueur ? Lucia se plaqua contre la paroi extérieure osant à peine respirer. Quelques secondes et elle se sentit ridicule. Elle entra sous la voûte.

-Bonjour, vous avez vaincu la baleine aussi ?

Il sursauta, se retourna, elle sursauta. Orphée, lui faisait face, un Orphée qui n'aurait pas pris une ride. Il rit, peut-être de son air ahuri.

-Oui, je cherche un indice. C'est marrant ce jeu, mais c'est plus sympa à la fraîche, je l'ai essayé hier mais avec les gosses qui courent en plein milieu, la baleine bloque au milieu de la pente, on est obligé de monter et l'angle de visé est trop étroit. J'ai vidé mon carquois deux fois ! - Orphée... ? il la regarda méfiant. Il inspecta du regard sa boutonnière, le tour de sa tête.

-Où il est écrit mon pseudo ? J'ai pas vu le tien s'afficher ? Mais, tu n'as pas de lunettes ? Tu es pluggée sur ce jeu ?

-Non, je, non, c'est mon pseudo Orphée.

Il rit, jeta le carquois et l'arc au loin. Lucia se protégea pensant recevoir les objets en pleine tête mais ils se dissipèrent avant de l'atteindre. Il rit de plus belle et enleva ses lunettes.